

« J'habiterais un perpétuel voyage »

Pierre Chatillon

Numéro 164, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83963ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chatillon, P. (2016). « J'habiterais un perpétuel voyage ». *Lettres québécoises*, (164), 11–14.

« J'habiterais un perpétuel voyage »

Vues avec le recul, les années 1960 ont l'allure d'une sorte de paradis perdu. Le pays, l'aube, l'amour, la naissance, l'incarnation, la parole, l'homme nouveau, tous ces grands thèmes furent célébrés dans le climat de jubilation qui suivit la fin de la Grande Noirceur. Cette euphorie, hélas, allait disparaître après la Crise d'octobre. Comme si tout le Québec avait eu le cœur brisé.

Mais cet événement ne fut pas seul en cause dans les bouleversements qui survinrent. L'Exposition universelle créa une ouverture sur le monde. Les événements de mai 1968, en France, engendrèrent un puissant courant de contre-culture. Le phénomène hippie invita les jeunes à tout remettre en question et à découvrir la poésie contestataire de la Californie. Le rejet du matérialisme américain se traduit par un engouement pour la pensée orientale. L'affirmation de la femme révéla de nombreuses écrivaines. Autant de nouvelles avenues que rêvaient d'explorer ceux qui commencèrent à écrire au cours des années 1970. Dans ce contexte éclaté, plusieurs auteurs, influencés par le formalisme de Roland Barthes, s'adonnent au culte du mot, décortiquent l'acte d'écrire et sacrifient le message aux subtilités souvent alambiquées de la forme.

Toutefois, ce n'est pas cette voie qu'emprunte le jeune Bernard Pozier. L'œuvre abondante qu'il va construire raconte le parcours d'une vie. Malgré les expériences qu'il tente, on trouve chez lui des traces de continuité. Si, après 1970, le pays cesse d'être un élément rassembleur, Bernard Pozier, lui, fait le point, avec désenchantement, sur ce thème si cher aux auteurs de la génération précédente : « et nous restons inscrits dans le livre des records / le seul peuple à qui on a demandé / voulez-vous exister / et qui a dit non¹ ».

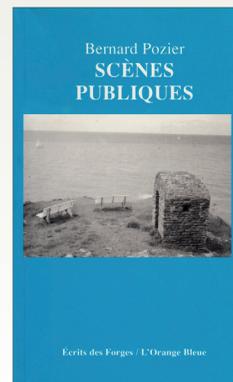
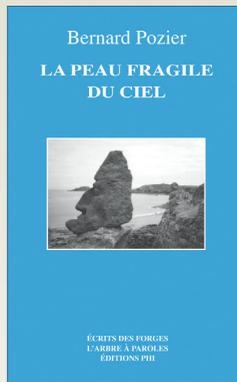
Ce constat terrible n'a rien pour soulever l'enthousiasme et nous voici bien loin de l'époque heureuse où Gâtien Lapointe pouvait s'exclamer : « Mon pays sort debout sur le seuil du printemps² ». Où Anne Hébert écrivait ces vers jubilatoires : « Notre pays est à l'âge des premiers jours du monde. La vie ici est à découvrir et à nommer. [...] Tout cela appelle le jour et la lumière³. »

A ROCK AND ROLL DARK STAR

Pour pallier son désarroi, le poète cherche, comme plusieurs de ses collègues, à se rattacher à la France et aux États-Unis :

la boisson coule à L.A. / comme elle a coulé à Trois-Rivières / à Paris on en est déjà au café crème [...] la bière Molson / rhum and Coke please / ballon de beaujolais.⁴

Dans lequel de ces trois mondes va-t-il construire sa vie ? Et s'il appartient un peu aux trois, qui est-il donc ? La France a perdu le prestige qui l'auréolait depuis le début de la colonie, et l'image du Québec s'en trouve revalorisée :



« il fut un temps où notre pont valait moins que le Mirabeau / comme si le Saint-Laurent était moins large que la Seine⁵. »

Néanmoins, comme la plupart des jeunes de son époque, Bernard Pozier lui préfère les États-Unis ou plus exactement la Californie. C'est même dans la langue anglaise qu'il tente de se définir : « i'm a rock and roll dark star⁶ », et le vocabulaire qui figure dans ses poèmes vient confirmer cette option : *running shoes*, *chewing gum*, etc. Les nouveaux héros qu'on voit apparaître ont nom : Janis Joplin, Jim Morrison, et tant d'autres. Dans un très beau poème, digne d'une anthologie, le poète décrit des enfants vêtus de « t-shirts écrans » décorés de « stickers de E.T.⁷ » et qui écoutent la musique des Rolling Stones. Il les appelle « Les rockeurs de sept ans ». Une chose est certaine, leurs idoles n'ont plus rien à voir avec les grands hommes du Québec. Et le poète s'imagine lui-même en un « fils du rock⁸ ».

LA GÉNÉRATION INUTILE

Mais cette période d'engouement cède rapidement la place à la déception, car le mythe américain ne propose rien d'autre qu'une « vie de vinyle » pour un homme au « cœur de plexiglas⁹ ». Il faut dire que, au lieu d'admirer les paysages grandioses qui s'étendent à l'infini le long de la route, le poète prête davantage attention aux détrit : « en bordure de chemin / dans

l'ornière aux ordures / en boîte de conserve écrasée / la vie déshydratée¹⁰». Quant à l'image de la femme offerte par cette société, elle ressemble, selon lui, au prototype de l'actrice qu'on voit « sur tous les écrans / de tous les cinémas du monde / la déesse américaine / poitrine pulpeuse / sourire béat [...] / (qui) mâchouille l'éternel *chewing gum* / de tous ses vieux clichés¹¹ ». C'est une femme-objet : « miss make-up / [...] corsage boosté wonder bra¹² ».

Cette époque voit aussi l'arrivée de l'ordinateur. Des poètes américains avaient créé une poésie de l'objet, de l'actuel. Un des premiers recueils de l'auteur est illustré par des photographies de l'intérieur d'appareils électroniques. Dans le but avoué de *déromantiser* la poésie, il utilise un vocabulaire résolument moderne : *polaroid*, *écran cathodique*, *microprocesseur*, *photons*. Mais bientôt, les humains redoutent d'être changés en robots et le langage amoureux perd complètement son charme. Voici de quelle façon est dépeinte une rencontre : « champ d'électrons / [...] frôlement des pellicules territoriales / [...] courts-circuits / [...] contact¹³ ». La désillusion est considérable, et le poète a le sentiment d'appartenir à une « génération inutile » qui n'a « rien à donner » et qui se présente comme une « nouvelle vague [qui] apporte de bien mauvaises odeurs¹⁴ ».

Faisant le bilan de la situation, il écrit :

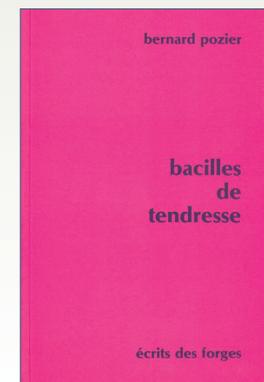
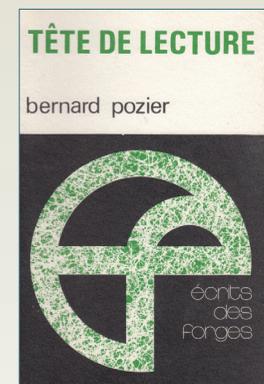
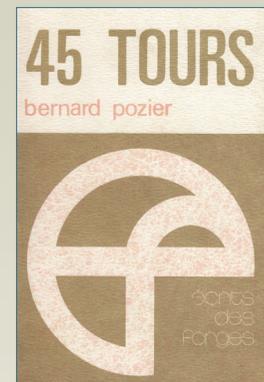
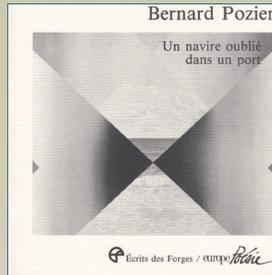
En soixante-dix, c'était encore le temps du pays et de l'amour, même si souvent il s'agissait de l'amour du pays. [...] Depuis quelques années, [...] on a fait don de ce thème-là à quelques politiciens [...]. Aujourd'hui, la période dite formaliste bâille à son tour ses derniers points de suspension : on a tant écrit sur l'auteur écrivant son texte que le lecteur n'a plus rien à y faire et le scripteur, plus rien à y mettre¹⁵.

Cet auteur lassé de tout, il ne faut pas s'attendre à le voir s'abandonner à la magie lyrique. Ce n'est pas un poète de l'imaginaire qui vise à réinventer le réel. Il est réduit à chercher dans la plate réalité quelques pépites de poésie, à souhaiter « découvrir partout des poèmes / que le réel laisse paraître¹⁶ ». Comment, en effet, ébaucher des rêves exaltants dans un « monde aujourd'hui si fatigué et vide¹⁷ » ? Comment ébaucher de stimulants projets d'avenir alors que le monde est peut-être sur le point de finir : « la fin du siècle / va-t-elle vraiment se faire une omelette / avec le globe fragile de notre unique œuf terrestre¹⁸ ».

ÉCRIRE AU RAS DE LA RUE

Dans une situation aussi démoralisante, il reste « simplement la poésie du quotidien¹⁹ », si tant est qu'elle existe. S'il veut continuer d'écrire, le poète doit relever le défi de créer quelque chose de beau à partir du navrant spectacle de la petite vie. C'est ce qu'il résume dans ces trois vers : « à ras de jour / sans grande imagination / aujourd'hui nous invente²⁰ ». Un tel projet risque bien sûr de sombrer dans le prosaïsme. Et Bernard Pozier n'évite pas toujours cet écueil.

Le thème de la parole, si caractéristique de notre littérature, se présente avec de nouvelles variantes.



D'abord l'inquiétude qui naît des progrès de l'électronique, le risque que « l'électrophone remplace le dictionnaire²¹ ». Ensuite, le désenchantement qui fait rejeter les grands envols poétiques et qui pousse l'auteur à confesser : « nos mots n'ont jamais trouvé leurs musiques²² ».

Comme la poésie de cette époque se veut généralement urbaine, il faut découvrir un langage approprié. Il est évident que la ville offre des spectacles d'une grande beauté, mais Bernard Pozier, à ses débuts, n'en parle jamais. Il se montre attentif à la souffrance de certains êtres rencontrés dans les rues, mais comment chanter avec « du goudron dans la bouche²³ » ? demande-t-il. Comment extraire de la poésie des trivialités des bars : « à la toilette tout est singulier / l'homme la femme le condom le rince-bouche / dans l'ordre aseptique²⁴ » ? L'écrivain qui s'engage dans cette voie, qui envisage « d'écrire au ras de la rue²⁵ », risque fort de ne rien trouver d'autre à dépeindre que « le flot du comme ça va quotidien²⁶ ».

Par la suite, pourtant, notre poète découvrira le langage qui lui convient, à la fois accessible et lyrique, et trouvera une façon de célébrer de nombreuses villes et tout particulièrement Montréal. Et il chantera une dimension nouvelle de la parole : « des yeux lisent et se reconnaissent / à Paris Montréal México ou ailleurs / Nous avons traversé des langues et des vocabulaires²⁷ ».

LE CHANTRE DU HOCKEY

L'image du père, en littérature québécoise, n'est pas très réjouissante. Victime des suites de la Conquête, cet homme si important apparaît la plupart du temps comme un vaincu. Bernard Pozier ajoute à ce thème une dimension étonnante : dans un de ses poèmes les plus remarquables, il rend hommage à ses deux pères : Robert Pozier, père pour la vie, et Gatien Lapointe, père en poésie. Ces deux hommes sont décédés d'une attaque cardiaque. Le poète, pour en parler, trouve cette belle métaphore : « un pic-bois noir / perché sur leur bras / frappait de son bec / la gauche de leur poitrine²⁸ ». Dans les deux cas, c'est d'un père mort qu'il s'agit.

Bernard Pozier est le seul de nos poètes à avoir célébré, dans ses textes, les joueurs de hockey. À la mort de Maurice Richard, survenue le 27 mai 2000, il écrivit un poème très inspiré, intitulé *L'ultime montée de Maurice Richard*. Après s'être tourné, jadis, vers des modèles américains, il se mit à célébrer un héros québécois, un vainqueur :

Encore une fois / du feu dans les yeux / tu prends la rondelle / au centre de la glace [...] / tu patines en droite ligne / le plus vite possible [...] / mais alors que tu traverses / la ligne bleue de l'ennemi / soudain / tu ne vois plus le gardien / le filet disparaît et la bande s'ouvre tout au fond [...] / La rondelle sur la palette / tu patines toujours sans cesse / sur la glace infinie des mémoires / jusqu'à ne plus nous voir / et jusqu'à respirer enfin / l'air pur de la joie absolue / de patiner simplement à jamais / seul / les yeux dans les cieus / sans rumeurs et sans but / libre de toute entrave²⁹.

Si notre poète, jusqu'en 2009, a peu parlé de l'amour, il s'est repris dans *Agonique agenda*, recueil dans lequel il rend un très émouvant hommage à sa compagne décédée. Avec des accents déchirants, il parle de la solitude : « Moi qui n'ai toujours su qu'être deux³⁰ » « j'étreins le vide, je n'embrasse que le nord du vent³¹. »

Ce thème, il le développe de façon étonnante lorsqu'il se met à chanter la renaissance que lui apporte un nouvel amour : « À l'aurore de toi / à l'aube de ton prénom / dans un nouveau langage / je réapprends le monde³². »

UN PAYS COMPOSITE

Et comme cette naissance toute neuve s'effectue au Mexique, le poète se met à rêver d'une contrée fabuleuse, un pays composite où Paris, Montréal et México se voisinent. « Là, écrit-il / j'habiterais un perpétuel voyage³³ », donnant ainsi une vision inusitée du thème du pays.

Bernard Pozier a beaucoup voyagé. Cherchait-il à implanter ses racines dans une autre terre ? En tout cas, le Mexique le fascine. Dans son plus récent recueil intitulé *Le temps bouge. La Terre passe*, il consacre une série de poèmes à la comparaison des paysages du Québec avec ceux du Mexique. Et ce sont des thèmes de ses débuts qui refont surface. D'abord la parole : « Ici (au Québec) / La langue est un combat quotidien [...] / Ses lettres inutiles comme des bouteilles à la mer », tandis qu'au Mexique « La langue a le rythme dansant des couleurs éternelles³⁴ ». Et puis le pays. Au Québec, les gens « isolés depuis toujours dans leur incertitude / rêvent d'être un peuple dans leur propre pays³⁵ », alors que des millénaires rassurent les Mexicains sur leur identité.

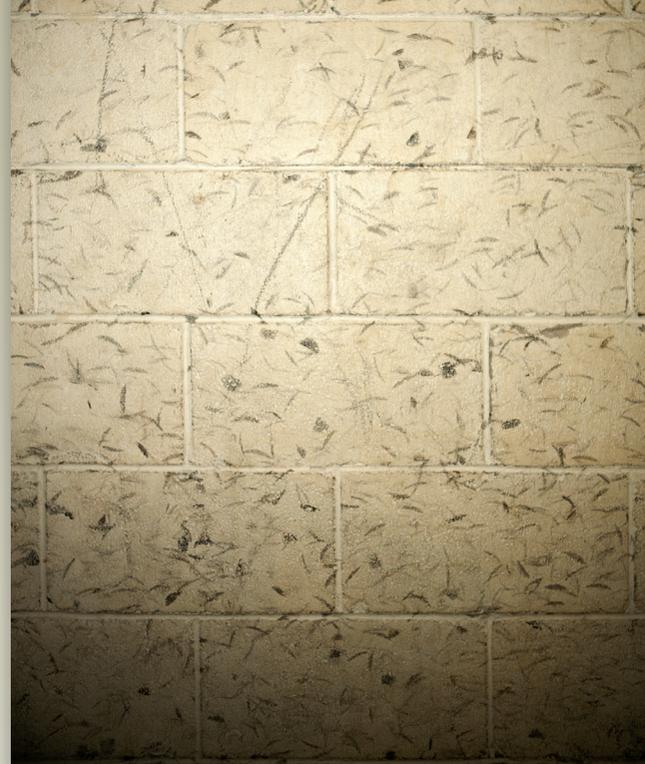
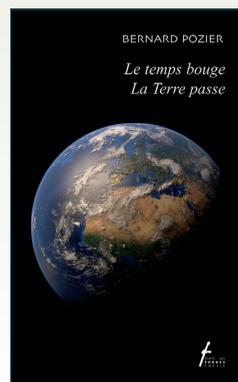
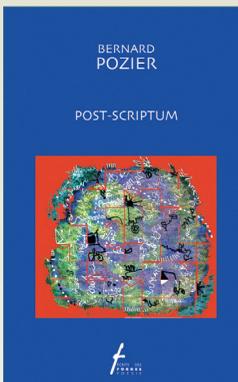
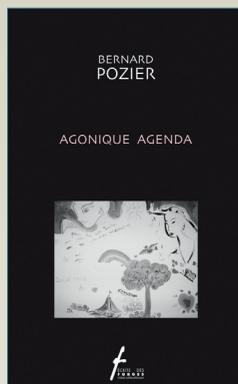
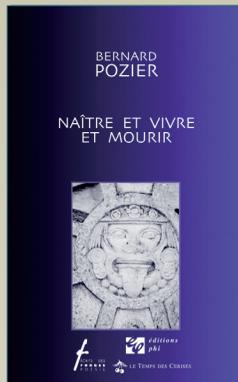
UN PEU DE L'INFINI AU LOIN

Et soudain, on assiste à un élargissement de la thématique. Le poète nous entretient de la précarité de la race humaine. Il nous parle de la fuite du temps, des dangers qui menacent la Terre, de la solitude effarante de l'homme dans l'univers :

De la mer ou du ciel / Qui regarde l'autre / Du plus profond / Du plus bleu / Du plus noir / Selon l'heure / Et le tour du jour / Qui de l'écume ou du nuage / Mousse le plus l'étendue de son miroir / Égarant dans les hasards des reflets / Entre les deux / Nos yeux³⁶.

Le parcours littéraire de Bernard Pozier est loin d'être terminé. Pour le moment, il semble qu'il accède à une période de sérénité, ainsi que l'expriment les vers que voici :

Un homme / Debout sur la plage / Lentement / Contemple la mer [...] / Les yeux déposés sur l'horizon / Entre deux ciels / Il aperçoit un peu de l'infini au loin³⁷.



1. Pozier, Bernard, *La peau fragile du ciel*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, p. 13.
2. Lapointe, Gatién, *Ode au Saint-Laurent*, Montréal, Éditions du Jour, 1963, p. 62.
3. Hébert, Anne, *Poèmes*, Paris, Éditions du Seuil, 1960, p. 71.
4. Pozier, Bernard, *Scènes publiques*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1993, p. 65.
5. *Id.*, *Un navire oublié dans un port*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1989, p. 12.
6. *Id.*, *Scènes publiques*, *op. cit.*, p. 71.
7. *Ibid.*, p. 73.
8. *Ibid.*, p. 76.
9. *Ibid.*, p. 50.
10. *Id.*, *45 tours*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1981, p. 41.
11. *Id.*, *Scènes publiques*, *op. cit.*, p. 68.
12. *Id.*, *45 tours*, *op. cit.*, p. 76.
13. *Id.*, *Tête de lecture*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1980, p. 27.
14. *Id.*, *Scènes publiques*, *op. cit.*, p. 48.
15. *Id.*, *Tête de lecture*, *op. cit.*, p. 13.
16. *Id.*, *Scènes publiques*, *op. cit.*, p. 42.
17. *Ibid.*, p. 9.
18. *Id.*, *La peau fragile du ciel*, *op. cit.*, p. 16.
19. *Id.*, *Scènes publiques*, *op. cit.*, p. 78.
20. *Ibid.*, p. 54.
21. *Ibid.*, p. 61.
22. *Id.*, *La peau fragile du ciel*, *op. cit.*, p. 26.
23. *Id.*, *Scènes publiques*, *op. cit.*, p. 53.
24. *Id.*, *La peau fragile du ciel*, *op. cit.*, p. 46.
25. *Id.*, *Bacilles de la tendresse*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1985, p. 50.
26. *Id.*, *Scènes publiques*, *op. cit.*, p. 33.
27. *Id.*, *Naitre et vivre et mourir*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2003, p. 53.
28. *Id.*, *Scènes publiques*, *op. cit.*, p. 18.
29. *Id.*, poème paru dans *La Presse*.
30. *Id.*, *Agonique agenda*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2009, p. 21.
32. *Id.*, *Post-scriptum*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2011, p. 56.
33. *Ibid.*, p. 59.
34. *Id.*, *Le temps bouge. La Terre Passe*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2013, p. 82.
35. *Ibid.*, p. 83.
36. *Ibid.*, p. 28.
37. *Ibid.*, p. 122.

BERNARD POZIER
BIBLIOGRAPHIE

POÉSIE

À l'aube, dans l'dos..., Écrits des Forges, 1977.
 Aut'bord, à travers l, APLM, 1979.
 Platines déphasées, Sextant, 1981.
 45 tours, Écrits des Forges, 1981.
 Lost Angeles, l'Hexagone, 1982.
 Bacilles de tendresse, Écrits des Forges, 1985, 1989, 1993.
 Ces traces que l'on croit éphémères, Écrits des Forges / Table rase, 1988.
 Un navire oublié dans un port, Écrits des Forges / Europe, 1989.
 Place Kléber, L'Arbre à paroles, 1991.
 Les poètes chanteront ce but, Écrits des Forges, 1991, 2004.
 Nadie sale ileso del poema, Horizonte del Poema, 1991.
 Scènes publiques (1976-1991), Écrits des Forges / L'Orange bleue, 1993.
 La peau fragile du ciel, Écrits des Forges / L'Arbre à paroles / Phi, 1995.
 La route de Roumanie / Drumul in Romania, Modus P.H., 1997 (Roumanie).
 Des murmures de fantômes, Écrits des Forges, 1997.
 Les pyramides du cœur, Écrits des Forges / PHI / Grand océan / Le Temps des cerises, 1999, 2002.
 Bacilos de ternura, Écrits des Forges / Ediciones sin nombre / Ediciones Casa Juan Pablos, 2000 (Mexique).
 Triptyques du train, illustrations de Micheline Cornellier, Vice Versa / Galerie du fleuve, (livre d'artiste, France), 2002.
 Naître et vivre et mourir, Écrits des Forges / Phi / Le Temps des cerises, 2003.
 Esas huellas que creamos efimeras, Bid & co, editor / Forges, 2004 (Venezuela).
 Dès l'origine, Phi / Écrits des Forges, 2005 (Luxembourg).
 Nueva nieve, poèmes écrits en espagnol, Litteralia / Écrits des Forges, 2005 (Mexique).
 Biens et maux, Écrits des Forges / L'Idée bleue, 2007.
 Las pirámides del corazón, Mantis / Conarte / Écrits des Forges, 2008, (Mexique).
 Agonique agenda, Écrits des Forges, 2009.
 Post-scriptum, Écrits des Forges, 2011.
 Le temps bouge. La Terre passe, Écrits des Forges, 2013.
 We are what we love, traduction d'Antonio D'Alfonso, de Agonique agenda, Post-scriptum et Le temps bouge. La Terre passe, Victoria, Ekstasis Editions, 2016.

PROSE

Tête de lecture, Écrits des Forges, 1980.
 Caroline Romance, Arcade, 1983.
 Gatien Lapointe l'homme en marche, Écrits des Forges / Table rase / Schena, 1987.

ÉCRITURES COLLECTIVES

Des soirs d'ennui et du temps platte, APLM, 1976, avec Yves Boisvert.
 Manifeste : Jet / Usage / Résidu, Écrits des Forges, 1977, avec Yves Boisvert et Louis Jacob.
 Code d'oubli, Écrits des Forges, 1978, avec Yves Boisvert et Gilles Lemire.
 Double Tram, Écrits des Forges, 1979, avec Louis Jacob.
 Au cru du vent, Écrits des Forges / Musée d'art de Joliette, 1990, avec Donald Alarie.
 Lèvres urbaines, numéro 22, 1991, avec Franck Venaille.
 Les secrets endormis (impressions du Mexique), Écrits des Forges, 1993, avec Philippe Delaveau.
 Tilt !, Écrits des Forges / L'Orange bleue, 2002, avec Yves Boisvert et Louis Jacob.
 Du côté de Grand-Remous et Cartes d'embarquement, Trait d'union / Autres temps, 2003, avec Gil Joanard.
 Una finestra gebrada, Institucio de les Lletres Catalanes, 2004, avec Serge Patrice Thibodeau.
 Carnets de México / Postales de México, Les Heures Bleues / Secretaria de Cultura de la Ciudad de México, 2009, avec Javier Valdés.
 Plaidoyer pour l'enseignement d'une littérature nationale, Fides, 2011, avec Louis Caron, Arlette Pilote, Sylvie Massicotte, France Boisvert, Sylvain Campeau.

Trois poètes québécois, Le Murmure, 2015 (France), avec Fabienne Roitel et Danielle Fournier, préface de Sylvestre Clancier.
 Lèvres urbaines, numéro 47, 2015, avec Alexandre Trudel.

ANTHOLOGIES

Ouvrez l'œil sur le policier, S.N.Q., 1988.
 Poésimage, numéro 13, 1988.
 Choisir la poésie en France, Écrits des Forges, 1988.
 Parler 101, Écrits des Forges / CSN, 1989.
 Poètes québécois, Forges / Khoudia / Le Temps parallèle, 1991 et 1993, avec Louise Blouin.
 Poètes québécois (nouvelle édition), Forges / L'Orange bleue, 1996, 1997 et 1999, avec Louise Blouin.
 Poetas de Quebec (en espagnol), UNAM et Aldus, 1996, avec Louise Blouin.
 Poeti din Québec (en roumain), Editura didactica si pedagogica, 1997, avec Louise Blouin.
 Esprit de corps (en anglais), Muses'Company, 1997, avec Louise Blouin.
 Poetes quebequesos (en catalan), Proa, 2001, avec Louise Blouin.
 Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Nelligan, Écrits des Forges / Dé Bleu / Cégep de Joliette, 1997 et 1999, avec Sophie Montreuil.
 Poésie québécoise contemporaine, Poésie ! : Vagabondages, 2002.
 Poètes des Écrits des Forges, BQ, 2003, avec Louise Blouin.
 Latinos del norte, Écrits des Forges / Fondo de cultura económica (Mexique), 2003.
 Aqui y ahora / Ici et maintenant, Écrits des Forges / Filodecaballos (Mexique), 2003.
 Espace Québec (65 poètes québécois), Écrits des Forges / Le Castor astral, 2005, avec Louise Blouin.
 Québec 2008 (40 poètes du Québec et de France), Écrits des Forges / Sac à mots, 2008, avec Josyane De Jesus-Bergey.
 Ein biss ins herz / Morsure au cœur, Écrits des Forges / Verlag im Wald, 2008.
 15 poetas de Quebec / 15 poètes du Québec, Mantis / Conarte / Écrits des Forges, 2008.

DIRECTION DE REVUES

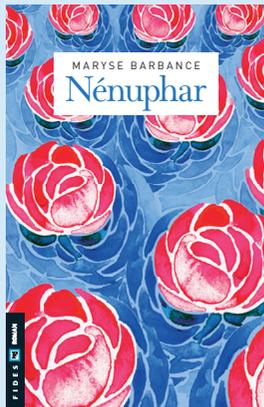
APLM, numéros 1 à 22, 1976-1986.
 La poésie au Québec (revue critique), Écrits des Forges / Cégep de Joliette, 1989-1993.

PRÉSENTATION OU PRÉFACE

Poèmes de L'Avenir, Yves Boisvert, Écrits des Forges / L'Orange bleue, 1994 (rétrospective).
 Furor por México, Claude Beausoleil, UNAM, 1998 ; Aldus, 1998.
 Anthologie luxembourgeoise, Jean Portante, Écrits des Forges / Phi, 1999.
 Corps et graphies, Gatien Lapointe, Écrits des Forges / L'Orange bleue, 1999 (rétrospective).
 Ode au Saint-Laurent, Gatien Lapointe, Écrits des Forges / L'Orange bleue / Autres temps, 2000 (rétrospective).
 Le temps premier, Gatien Lapointe, Écrits des Forges / Phi / Le temps des cerises, 2001 (rétrospective).
 El hombre redivivo, Gaston Miron, México, UNAM, 2001.
 Paroles de méfis, Gilbert Langevin, Écrits des Forges / L'Orange bleue / Autres temps, 2001.
 Lunaverses & Femmes d'or, Rocío González et Natalia Toledo, Écrits des Forges / Le Temps des cerises, 2002.
 Épître, satires, chansons, épigrammes et autres pièces de vers, Michel Bibaud, Les Herbes rouges, 2003.
 Aficionados a los sentimientos, Yves Boisvert, México, UNAM, 2003.
 Entre cuir et peau, Lucien Francœur, Typo, 2005.
 Oda al San Lorenzo, Gatien Lapointe, México, UNAM, 2005.
 Para las almas, Paul-Marie Lapointe, México, UNAM, Molinos de viento, 2009.
 L'ouvert de l'ultime, Fernando d'Almeida, Écrits des Forges / Henri, 2011.
 Poetas quebequeses, Émile Nelligan, Gatien Lapointe, Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe, Mexique, UANL, 2013.

CD

Lectures de Juan Bañuelos, México, Fondo de Cultura Económica, 2012.
 Chanson Hockey Éternité, sur le CD de Christopher Mark Jones, Atlantica, 2014.



« ... se retrouver
quand tout s'effondre ».

Le nouveau roman de Maryse Barbance
Récipiendaire du Prix Anne-Hébert (2001)

